

PETIT VOYAGE
D'ALMA-ATA
A ACHKHABAD

BERNARD CHAMBAZ

PETIT VOYAGE
D'ALMA-ATA
À ACHKHABAD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-114503-8

© Éditions du Seuil, mai 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

« Pour ceux qui n'écrivent point, c'est qu'ils n'ont pas été touchés suffisamment. Peut-être ils sont nés pour plus grand, pour plus beau; et peut-être qu'ils écriraient seulement, si morts, ou devenus coqs ou lamas ou vautours, ils revenaient ensuite à la vie d'homme, ou après quelque séjour infernal ou planétaire, au retour enfin d'une grande aventure et autrement essentielle que la nôtre. »

HENRI MICHAUX.

Le 29 juin est un jour que je n'aime pas trop, donc pas le plus mauvais pour monter dans un avion.

Je pars avec Anne, mon compagnon de voyage depuis plus de trente ans, depuis Bruges et son lit royal dans un hôtel minable, ses briques humides, ses retables gothiques, un cornet de frites mayonnaise pour maigre compensation et le chemin de Zeebrugge parce qu'un vent gris y soufflait à tout va entre les arbres, depuis la Toussaint 1968, il faut bien commencer et apprendre à marcher, le nord n'est pas un mauvais choix pour apprivoiser la déception et vous pousser à aller voir ailleurs.

Le miracle c'est qu'à cinquante ans passés l'émotion reste sinon exactement la même qu'au premier départ du moins analogue et aussi forte. On ne sait toujours pas exactement pourquoi on part, d'ailleurs on n'a pas besoin de savoir, même si à la longue on a une petite idée. Elle n'est pas arrê-

tée, pêle-mêle en découdre avec le vide et ne pas sécher sur pied. Mais plus qu'à des principes, on songe à des moments, à des paysages possibles, des rencontres furtives.

On part aussi, en tout cas moi, pour échapper à l'emprise des livres. Il n'empêche, j'en emporte et ils tiennent une place dans ce récit. En effet, deux bouquins ont donné leurs bornes au voyage : *La Faculté de l'inutile* de Iouri Dombrowski et *Kara-Bougaz* de Constantin Paoustovski (le nom d'un golfe situé sur la Caspienne une centaine de kilomètres au nord de Krasnovodsk dont j'ai fait la pointe occidentale du périple). Cela dit, j'ai conscience qu'il s'agit d'un petit voyage, par la durée de six semaines, par la disgrâce de ce billet retour en poche. Mais j'ai le cœur qui bat comme un gamin, car s'il y a un moteur à tout ce trafic je suis prêt à parier que c'est celui-là.

Je suis avec une passion toujours inquiète les indications de vol sur l'écran. Je contemple l'Europe centrale basculer lentement, vois apparaître sur le bord droit un renflement marron, c'est le coffre-fort de l'Oural. Quand les nuages commencent à se dissiper, la steppe rayonne trente mille pieds au-dessous des réacteurs. D'une vieille lecture, il m'est resté l'émerveillement de Basil Davidson devant l'hôtesse de l'air du vol Moscou-Alma-Ata quand il ne sait plus où donner de la tête, entre la « magnifique blonde » dans son ensemble de toile blanche à épaulettes dorées et le fait qu'elle lisait un roman de Fenimore Cooper. C'était la fin des années cinquante.

On a beau improviser et faire de l'imprévu une aimable pratique, je jette un œil sur les guides. Olizane qui est suisse

et Lonely Planet anglo-saxon. J'ai pris les deux, par faiblesse, par vertige devant la somme de leurs données, mille pages (à eux deux), décidé par les rudiments de mandarin, « *ni hao ma?* », l'exquise courtoisie qui consiste à s'enquérir auprès d'un paysan du Xinjiang « comment allez-vous? », perplexe devant les cinq ou six mots rudimentaires pour décliner la gamme des hôtels alors qu'il est si simple d'apposer les deux mains contre la joue inclinée pour le geste du sommeil, convaincu néanmoins d'y retrouver – à l'occasion – la sobre précision helvète et la légèreté que j'admire tant chez les écrivains britanniques quand ils parcourent le monde.

Ils sont en bonne compagnie : le *Balkans-Transit* de François Maspero et *La Route du retour* de Jim Harrison qui leur font contrepoids.

La nuit arrive par notre gauche au grand galop. Elle met les bouchées doubles et les ailes de l'avion clignotent dans un noir sibérien. Je règle ma montre sur l'heure d'Alma-Ata et j'attends. Le temps n'est jamais trop long malgré l'impatience qui murmure Bienvenue au pays de nos ancêtres les Huns. Lorand Gaspar a reconnu naguère « le grand sacrifice rituel dans le ciel bleu d'Asie si dense qu'il me paraît impénétrable ». On a bien le droit de s'adonner à la rêverie, revisiter son petit panthéon poétique.

La descente sur l'aéroport d'Alma-Ata n'a rien d'exceptionnel. Ce n'est ni Shanghai et ses toits ni Quito et ses volcans, ni même les émirats avec leurs torches et leurs avenues qui brillent comme des baraques foraines. Les formalités de douane sont une formalité. Au prix du visa, ce n'est pas illogique, encore qu'on ait d'autres fois affronté des situations cocasses. Évidemment, à cette heure, il n'y a pas d'officine ouverte pour changer des dollars. On récupère nos sacs à dos sur le tapis roulant et on essaie de comprendre – dans le désordre ambiant – d'où partent les transports en commun. Mais les autobus ont regagné le dépôt et la ville dort à une dizaine de kilomètres. Tant mieux, A. ne refait pas le coup génial d'Addis-Abeba, près d'une heure à pied sur un goudron défoncé entre une haie de lauriers-roses déplumés et un terrain vague criblé de parpaings et tiges de mâchefer où des chiens jappent contre un bout de lune maigrichonne, merveilleux début, mémoire indécrottable, manie pas vraiment encombrante de jongler avec les autres voyages.

À la sortie de l'aéroport, les chauffeurs de taxi sont à l'affût. On négocie le tarif de la course jusqu'à l'hôtel choisi dans le guide. La question se complique tant que ni lui ni nous n'avons compris que l'hôtel a changé de nom depuis deux ans. Le taxi jaune se prend pour un pilote de grand prix. Les pneus crissent, les arbres défilent à toute vitesse.

À la réception, je dois réveiller une dame qui dort sur un divan installé derrière le comptoir. Elle nous fait remplir une fiche et je devine les rubriques, en caractères cyrilliques, et si j'en confonds quelques-unes c'est sans malveillance. Elle me tend une clef, ne nous souhaite pas bonne nuit, ou alors c'était le grognement que je n'ai pas su interpréter. Elle nous montre toutefois la porte à éviter, merci, la porte ouvre derrière l'hôtel, trois mètres de vide au-dessus de la rue. On monte à l'étage par un escalier monumental et moche. On entre dans une chambre sombre où je devine deux lits, tant pis, des galetas aux draps usés, une salle d'eau lamentable. On ne va pas s'en faire pour si peu.

Dès que je suis ailleurs, je ressens une espèce de liberté singulière, comme si un poids m'était arraché, comme si je retrouvais une légèreté à laquelle j'aspire et qui me semble le meilleur de l'existence, la rude et imprescriptible tare des soucis balayée par le dépaysement. Je trouve un prétexte pour redescendre, un paquet de cigarettes, je fais ainsi mes premiers pas dans la ville, la nuit largement entamée, la ville verte, les frondaisons épaisses, une disposition urbaine inconnue, j'avise un kiosque de l'autre côté de l'avenue sillonnée par des voitures dont les pots d'échappement lâchent des gerbes d'étincelles au-dessus des nids-de-poule, je traverse en courant pour le plaisir de courir, le kiosque est cadénassé à part un guichet entrouvert derrière lequel un escogriffe vend des gaufrettes et des boissons sucrées, j'achète un paquet de Marlboro russes, tends deux dollars, me retrouve avec une poignée de pièces obscures comme des sesterces, les rends contre un

paquet de chewing-gum, l'arôme citron convient à cette nuit initiatrice.

Au retour, A. me résume les pages studieuses qu'elle a lues. Je retiens que le Kazakhstan compte 2700 glaciers, 48 000 lacs, 85 000 rivières et combien de poissons, qu'il est grand comme quatre fois le Texas, posé dans le vide, dévoré par le vide, mais on a débarqué au sud du vide et on va au sud du sud. Il faudra revenir une autre fois pour remonter vers le nord ou – mieux encore – traverser la steppe depuis Omsk. A. se moque. À peine arrivé, je suis déjà en train de penser à revenir.

J'ai du mal à m'endormir. Moins parce qu'à trois heures du matin ici il est dix heures sur le méridien de Greenwich qu'en raison d'une excitation tenace. Le bon vieux tourbillon m'aspire.

Donc j'ouvre la première page de *La Faculté de l'inutile*. Le peu que je sais de la vie de Dombrowski suffit à plomber l'horizon enchanteur. La moitié d'une vie dans les prisons et les bagnes soviétiques vous lamine un homme. Et le pire est qu'il fut de nouveau en butte à la répression dans les années soixante-dix. Obligé de passer le manuscrit à l'Ouest pour le publier, il en reçoit la première édition en langue russe, en mai 1978. Il meurt le lendemain. Il a placé deux citations en exergue : une de Ray Bradbury, une de Karl Marx. Je préfère celle de Marx : « Ce qui distingue principalement l'ère nouvelle de l'ancienne, c'est que le fouet commence à se croire génial. » Celle de Bradbury relève d'un registre plus didactique : « Oui nous sommes la mémoire de l'humanité, et c'est pourquoi nous finirons inmanquablement par vaincre. »

À la longue, je m'endors.

Vers quatre heures, je suis réveillé par la sensation inhabituelle que le lit bouge, on ne me l'enlèvera pas de l'esprit. J'apprendrai le lendemain qu'un tremblement de terre a ravagé la ville au début du siècle dernier.

3

À deux cents mètres de l'hôtel, au sud, en remontant l'oulitsa Kounaeva bordée de peupliers, on arrive à un immeuble en béton dont le rez-de-chaussée tient du grand magasin et du débit de boissons.

J'aurais pu commencer mon récit par cette phrase directe au lieu d'un préambule. On ne se refait pas.

Après un thé bu à une sorte de comptoir américain, après un deuxième thé, on s'assoit sur le rebord en ciment du petit canal qui longe Kounaeva. On fait face à la terrasse où une femme russe – en tablier et chaussettes et les cheveux pris dans un fichu pervenche – vient de disposer les tables et les sièges en plastique. On allume une cigarette, contemple nos premières pièces kazakhes, goûte au calme, à peine troublé par les roues des trolleys qui tournent au coin des deux avenues, un vent doux dans les branches de peupliers au tronc argenté. Dans le petit canal, l'eau – qui descend du Pamir – continue vers la gare et l'hippodrome et le lac Balkhach pour se jeter (je suppose)

dans l'océan Glacial. Cependant, une jeune employée installe toute une batterie d'ustensiles ménagers dans l'espace demeuré libre entre les tables et nous. Les plumeaux ont l'air de perroquets. Cinq minutes plus tard, une vieille paysanne s'approche de nous et demande dieu sait quoi. On essaie de lui faire comprendre qu'on ne la comprend pas. Elle nous désigne du doigt la pile des pots de chambre en plastique et je comprends « combien ». On lui montre l'entrée du magasin. La vieille n'en démord pas et voudrait qu'on lui vende un pot d'un rouge groseille tout à fait seyant.

Almaty a remplacé Alma-Ata et je ne m'y habitue pas bien qu'on y entende toujours – paraît-il – le père des pommes. Beaucoup de noms ont changé : par exemple on a substitué Kounaev à Karl Marx. Dans un registre analogue ont disparu : la perspective Communisme (ce qui se comprend), l'avenue Octobre et – assez logiquement – la perspective 50^e Anniversaire-d'Octobre, l'avenue Sovietskaïa, l'avenue Komsomolskaïa, l'avenue du Proletariat, et même l'avenue de la Paix. On a le droit d'éprouver un brin de nostalgie mais on ne va pas pleurer. Au moins, on sait où on met les pieds. Dzerjinski, Kalinine et Kirov se sont effacés avec une amertume discrète. Gorki n'a pas mieux résisté malgré le costume de Zorro dont il se parait pour surprendre ses visiteurs sur la terrasse de son île face au panache du Vésuve et aux ruines de Pompéi.

Ce n'est pas une raison de ne pas repasser à l'hôtel pour quelques ablutions. On abandonne notre petit coin de ciment ensoleillé à regret. J'ai rendez-vous à dix heures

avec le conseiller Claude C. Il est ponctuel, a la main ferme, la voix joviale, une voiture pour nous conduire à l'université où il a programmé une rencontre avec les étudiants. Oxford University n'a d'Oxford que le nom. Je suggère un panorama de la littérature française, je ne suis pas très bien placé pour un tel exercice mais je suis là et je m'acquitte. Elle a fait du chemin depuis Romain Rolland et André Stil, ce n'est pas leur faire injure, et elle est beaucoup plus ouverte au monde que les beaux esprits ne le prétendent, on y croise même de sacrés voyageurs. Les étudiantes prennent des notes ou s'éventent, il fait chaud et par la fenêtre ouverte j'aperçois les branches poussiéreuses d'un poivrier.

Quand j'ai fini mon petit tour très raccourci, le professeur Vakhid leur demande Est-ce que vous avez des questions à poser? Il y en a une justement. Pourquoi je suis là, qu'est-ce qui m'a attiré à Alma-Ata, je ne vais pas raconter ma vie mais je résume ma vieille passion pour l'univers russe et nomade. J'évoque le roman *La Mort du vazirmoukhtar* et le film *Le Premier Maître*. Je cite l'essai d'Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays*, l'Asie centrale en toutes lettres page 25, quelque chose comme un pôle dans l'absolu (dit-il), ce pays réel et imaginaire, peuplé de mots et de sensations avec lesquels on ne transige pas. J'essaie d'expliquer ce que serait un voyage sentimental sur les traces pas tout à fait effacées de ce qui m'était apparu autrefois comme une espèce de paradis plus ou moins rouge, aux noms mystérieux et limpides, avec ses hautes montagnes et ses déserts et ses fleuves qui se jettent dans une mer intérieure, les cam-

pements de tentes et les dômes de céramique bleu cobalt, le sud au pays des lendemains qui chantent. Longtemps j'ai cru que ces républiques soviétiques préfiguraient le monde. D'autant que ces peuples avaient obtenu, par un décret bolchevik immédiat, une indépendance de bon aloi. J'y mettais la foi d'un charbonnier déjà dilettante, mais mon morceau de charbon brillait d'un rayonnement intense qu'il serait absurde d'oublier.

En guise de salut, je leur aurais volontiers raconté cette anecdote sur Jack London que j'adore : en 1904, il a déjà publié plusieurs nouvelles et un feuilleton qui l'a rendu célèbre, *L'Appel de la forêt*, et il est envoyé comme correspondant pour des journaux californiens afin de suivre les péripéties de la guerre russo-japonaise et un soir au fin fond de la Corée il est dans un petit hôtel et le patron vient le prévenir que les villageois sont venus le voir et qu'on a préparé à son intention une estrade et alors Jack n'ose pas refuser et il prépare quelques phrases à propos de la justice sociale et de la libération des peuples mais quand il monte sur l'estrade le patron lui demande de bien vouloir montrer son dentier à la foule et il passe alors une demi-heure à enlever et remettre son dentier et le brandir devant les yeux d'une foule admirative qui l'applaudit comme s'il était un magicien. J'ai attendu le bon moment pour la raconter et puis je l'ai laissé filer. Tant pis.

Le conseiller Claude C. a retenu – dans mon laïus – le nom de Claude Prévost. Si j'avais besoin d'un sésame pour entrer dans la steppe, il y en aurait peu de meilleurs. Il a été étudiant à Poitiers et un fervent lecteur de ses chroniques

littéraires dans *L'Humanité*. L'émotion nous porte à la banalité. Le monde est petit. On vous l'avait bien dit.

En tout cas, sur un mot du conseiller, on nous propulse pour le même prix dans une suite, deux pièces, médiocres, la moquette usée à la corde et auréolée, mais deux pièces et des draps un peu moins gris.

4

À l'heure dite, et même un peu avant, le professeur Vakhid nous attend dans le hall de l'hôtel.

Il fait encore plus chaud que ce matin. Il s'excuse de ne pas avoir pris sa voiture mais on lui dit qu'on est content, au contraire, qu'on aime marcher et que – sinon – on voyagerait autrement. Nous descendons l'oulitsa Kounaeva à l'ombre souvent trouée des peupliers qui la bordent. Le professeur Vakhid rayonne, il aime parler, il aime parler à des étrangers, et que nous soyons des citoyens français lui va droit au cœur à cause de la grande révolution bien sûr et aussi parce que son fils poursuit ses études à Dijon, non, nous ne connaissons pas Dijon mais c'est sûrement une ville très bien. On le jure la main sur le cœur, vaguement dépaycé par l'évocation de la capitale des ducs de Bourgogne, et de la moutarde (dit-il en riant), alors que nous longeons le parc Panfilov adossé aux contreforts des Montagnes Célestes.

Très vite, le professeur Vakhid nous vante les richesses illimitées du Kazakhstan. J'acquiesce, je souris intérieurement car ce postulat triomphal correspond à ce que j'ai appris dans mon berceau puis au lycée dans les années soixante. Cela dit, l'exploitation de ces richesses semble plus aléatoire. Le visage du professeur se voile, il raconte la fabuleuse histoire de la Powers Consolidated, une société belge comme son nom ne l'indique pas immédiatement; elle a acheté au milieu des années quatre-vingt-dix l'ensemble de la production et distribution énergétique cinq millions de dollars, l'a géré selon de purs critères libéraux; une rentabilité décevante a provoqué l'insatisfaction des actionnaires, puis le départ de la société qui a revendu l'affaire cent millions de dollars.

En économie, je m'en tiens aux ordres de grandeur qui suffisent largement à ma compréhension des phénomènes, mais j'ai noté ces chiffres bien qu'en général je n'écrive pas pendant les voyages. Moitié par intuition moitié par paresse, je préfère laisser se décanter les mots d'un voyage. Cet été, je m'accorde une légère entorse au principe, des feuilles volantes où je griffonne quelques mots d'ailleurs le plus souvent illisibles à la relecture car je les écris en marchant ou plusieurs soirs après sur le balcon sans ampoule d'une chambre d'hôtel, quand – c'est le cas avec la Powers Consolidated – j'ai peu de chance de me rappeler certains détails qui tout compte fait n'ont pas d'importance. Je jette ainsi une poignée de mots sur des mouchoirs en papier, bouts de nappe, pages blanches arrachées d'un livre, versos

